

et l'audacieux jeune homme osa se jeter sur les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. A la tête d'un groupe de soldats d'élite, il se battit comme un lion. La nuit put seule séparer les combattants ; mais nul n'avait pu s'empêcher d'admirer le courage du héros musulman.

Raoul rentrait au clair de la lune naissante. Comme toujours, la Providence l'avait favorisé ; il n'avait pas reçu la moindre blessure. On l'envoya, en compagnie de quelques autres, chercher les corps des croisés restés sur le champ de bataille. La nuit sereine et douce respirait un calme bien propre à reposer des fatigues de la journée. Entraîné par son pieux office, il avait dépassé le point où s'était passé le plus chaud épisode de la sanglante mêlée. Un seul chevalier l'accompagnait, un jeune Templier beauceron, avec lequel il avait récemment fait connaissance. Comme ils devisaient pieusement ensemble, ils virent un corps se lever, faire quelques pas, tomber, se relever et tomber encore : ils se précipitèrent vers lui, pour s'en emparer, si c'est un musulman, ou le rapporter au camp, si c'est un chrétien. Leur doute fut bientôt dissipé : c'était un jeune Sarrasin, blessé en plusieurs endroits, et épuisé par la perte de son sang. Le Templier avait déjà tiré son épée pour l'achever, quand Raoul lui retient le bras, non sans une vive émotion. Il venait d'apercevoir un objet à lui bien connu. S'empressant de découvrir la figure de cet infortuné, il reconnaît, aux rayons de la lune, des traits aussi nobles que purs, auxquels l'approche de la mort n'avait point enlevé leur expression.

— Je ne comptais guère vous retrouver en pareille circonstance, Gibor-ben-Salem, dit-il, en lui passant doucement la main sur le front. Toutefois je ne m'étonne point de vous trouver au champ d'honneur : votre courage vous y assignait la première place.

Le blessé rouvrit les yeux au son de cette voix connue, et fit un effort pour tendre la main à celui qui lui parlait.

— Je serais heureux, reprit Raoul, de pouvoir vous être utile. Dieu m'est témoin que je vous rendrais volontiers la vie, bien qu'elle dût être fatale à plus d'un des nôtres. Mais il y a quelque consolation, et presque de la gloire, à mourir de la main d'un brave.

— Allah est grand ! murmura le malade ; tout ce qu'il a écrit est écrit : l'homme doit s'y soumettre.

— Et, pour ne rien vous cacher, j'ai quelque regret de vous voir mourir ainsi, loin de tout secours. Désirez-vous que je vous reporte vers la ville ? Aimez-vous mieux être abrité dans ma tente ?

— Allah est grand ! répéta Gibor ; ce qu'il veut est juste et sage ; l'homme doit mourir au lieu qu'il lui a fixé.

— J'aimerais à vous donner un dernier signe d'amitié, un dernier témoignage de l'estime que vous m'avez inspirée. Je n'ai point oublié le service que vous m'avez rendu.

— Je t'ai payé ma dette, chrétien ; je meurs satisfait.

— Vous l'avez payée deux fois, Gibor, trois fois même ; car j'ai reconnu votre main bienfaisante dans celle qui m'a guéri, après le passage du Méandre ; et votre voix dans le souterrain de Laodicée, aussi bien que dans le conseil de guerre.

— Reprends ton épée, dit le mourant. J'aurais voulu être inhumé avec elle. Je sais que tu as fermé les yeux à celui qui m'apprit ta langue. Puisse Allah t'être propice !

— Et vous, Gibor, puissiez-vous, à cette heure suprême, reconnaître la fausseté du culte auquel vous avez appartenu ! Celui dont vous parlez est mort repentant. Je serai heureux de vous voir rendre hommage au Dieu de la croix. Pardonnez ce vœu à mon amitié sincère.

Ces paroles excitèrent, d'une façon singulière, les sentiments du jeune Sarrasin. Il fit un effort pour s'agiter, darda sur le sire de Louville, puis sur la lune, un regard d'une énergie sauvage. Mais il était difficile de deviner quelle en était la signification. Était-ce la colère qu'un tel vœu était de nature à produire dans un Musulman fanatique ? Était-ce l'expression d'un regret, d'un désir, d'un remords ? C'est un secret qui est resté scellé dans la tombe. A l'instant même le jeune guerrier expira. Mais sa main resta enchaînée dans celle de Raoul, et ses yeux se glacèrent, fixés sur la lune.

Le bruit se répandit le lendemain chez les croisés que le fils aîné d'Ayoub avait péri dans le combat de la veille (2). On parla des aventures qu'il avait courues, déguisé sous un faux nom ; et il ne fut pas difficile au sire de Louville de reconnaître le généreux adversaire en face duquel de si étranges hasards l'avaient placé. Il aima depuis à rappeler ces circonstances, et à dire qu'il restait convaincu que la dernière étreinte de cette main glacée avait été un hommage rendu au Dieu du Calvaire.

XLIX

DEUX AUTRES DÉPARTS

Je ne sais s'il y eut jamais homme plus joyeux que notre vieux troubadour, quand un matelot du port de Naples vint lui dire qu'on l'attendait à bord d'une galère royale pour y prendre place, et qu'une jeune fille le pressait de s'y rendre en hâte.

— Pour lors, Tobi, c'est un mystère de plus en plus épais. Il faut qu'il se soit passé du nouveau, pendant ces deux ou trois heures de sommeil que nous avons pris au coin de la prison. Je dis que c'est du neuf, Tobi, et que Celui de là-haut est le plus habile et le plus sage de tous. Je gagerais qu'il a tiré notre petite d'embarras, comme il le fit autrefois pour Daniel dans la fosse aux lions, et pour les jeunes Hébreux dans la fournaise. En avant, mon ami, en avant !

Les présomptions du troubadour étaient fondées. Le premier son qu'il entendit sur le port fut la voix

(2) Ayoub perdit en effet son fils aîné au siège de Damas. (*Hist. des Croisades*, t. II.)